

L'Arrière-Pays

1972

« Pourquoi ne pouvons-nous dominer ce qui est, comme du rebord d'une terrasse ? Exister, mais autrement qu'à la surface des choses, au tournant des routes, dans le hasard : comme un nageur qui plongerait dans le devenir puis remonterait couvert d'algues, et plus large de front, d'épaules – riant, aveugle, divin ? » demande Yves Bonnefoy au début de *L'Arrière-Pays*. Serions-nous donc condamnés à toujours préférer le pays de *là-bas* à cet *ici* où notre esprit et notre corps restent en souffrance ? L'ailleurs que nous désirons n'est-il pas la beauté méconnue du monde où nous vivons ? À sa manière, le poète reprend et développe dans la prose de *L'Arrière-Pays* des interrogations voisines de celles de Baudelaire (« L'Invita-

tion au voyage ») et de Mallarmé (« Brise marine »). En 1987, Yves Bonnefoy rééditera *L'Arrière-Pays*, ainsi que d'autres textes en prose (*Rue Traversière*, *Remarques sur la couleur*, *L'Origine de la parole*) dans un volume intitulé *Récits en rêve*. Ce titre est significatif : les pages rassemblées allient récit et rêverie. Plus qu'elles ne racontent une histoire, elles investissent avec précaution une pensée ou un paysage. Ces *Récits en rêve* sont donc aussi bien des récits rêveurs, ou des rêves de récits. Il s'agit d'observer les imprévisibles glissements qui, au hasard d'un souvenir ou d'une sensation, conduisent du paysage réel des choses à ses secrets arrière-plans où « l'absolu se déclare ».

« Ici, dans cette promesse, est donc le lieu »

Ce texte est le premier paragraphe de *L'Arrière-Pays*. D'emblée, le poète y affirme avec force combien l'ailleurs lui est sensible au sein de la réalité même.

J'ai souvent éprouvé un sentiment d'inquiétude, à des carrefours. Il me semble dans ces moments qu'en ce lieu ou presque : là, à deux pas sur la voie que je n'ai pas prise et dont déjà je m'éloigne, oui, c'est là que s'ouvrait un pays d'essence plus haute, où j'aurais pu aller vivre et que désormais j'ai perdu. Pourtant, rien n'indiquait ni même ne suggérait, à l'instant du choix, qu'il me fallût
 5 ————— m'engager sur cette autre route. J'ai pu la suivre des yeux, souvent, et vérifier qu'elle n'allait pas à une terre nouvelle. Mais cela ne m'apaise pas, car je sais aussi que l'autre pays ne serait pas remarquable par des aspects inimaginés des monuments ou du sol. Ce n'est pas mon goût de rêver de couleurs ou de formes inconnues, ni d'un dépassement de la beauté de ce monde. J'aime la terre, ce que je vois me comble, et il m'arrive même de croire que la ligne pure des cimes, la majesté des
 10 ————— arbres, la vivacité du mouvement de l'eau au fond d'un ravin, la grâce d'une façade d'église, puisqu'elles sont si intenses, en des régions, à des heures, ne peuvent qu'avoir été voulues, et pour notre bien. Cette harmonie a un sens, ces paysages et ces espèces sont, figés encore, enchantés peut-être, une parole, il ne s'agit que de regarder et d'écouter avec force pour que l'absolu se déclare, au bout de nos errements. Ici, dans cette promesse, est donc le lieu.

Yves Bonnefoy, *L'Arrière-Pays* (1972), éd. d'Art Albert Skira, Genève.

Comme passe une ondée, dans chaque lieu,
 La part impérissable de la vie.

éd. Mercure de France.

Ce qui fut sans lumière

1987

Le langage, comme l'orée du bois, donne sur l'inconnu. Les mots poussent comme des ronces à la lisière du silence et de l'obscurité.

I

Tu me dis que tu aimes le mot *ronce*,
 Et j'ai là l'occasion de te parler,
 Sentant revivre en toi sans que tu le saches
 Encore, cette ardeur qui fut toute ma vie.

5 Mais je ne puis rien te répondre : car les mots
 Ont ceci de cruel qu'ils se refusent
 À ceux qui les respectent et les aiment
 Pour ce qu'ils pourraient être, non ce qu'ils sont.

10 Et ne me restent donc que des images,
 Soit, presque, des énigmes, qui feraient
 Que se détournerait, triste soudain,
 Ton regard qui ne sait que l'évidence.

C'est comme quand il pleut le matin, vois-tu,
 Et qu'on va soulever l'étoffe de l'eau
 15 Pour se risquer plus loin que la couleur
 Dans l'inconnu des flaques et des ombres.

II

Et pourtant, c'est bien l'aube, dans ce pays
 Qui m'a bouleversé et que tu aimes.
 La maison de ces quelques jours est endormie,
 20 Nous nous sommes glissés dans l'éternel.

Et l'eau cachée dans l'herbe est encore noire,
 Mais la rosée recommence le ciel.
 L'orage de la nuit s'apaise, la nuée
 A mis sa main de feu dans la main de cendre.

Yves Bonnefoy, *Ce qui fut sans lumière* (1987),
 éd. Mercure de France.

Carnets

1952-1956, publiés en 1990

Il est intéressant de rapprocher le poème qui précède des *Carnets*, datés de la même époque. Leurs notations préparent et accompagnent en effet la composition poétique. André Du Boucher emporte ces carnets dans ses marches. Il y consigne des réflexions, des perceptions rapides ou des sensations brutes avec lesquelles il s'efforce ensuite (de retour dans la « chambre » qui est l'espace de son travail) de construire un texte tout à la fois elliptique et cohérent.

Ces *Carnets* n'ont été publiés qu'en 1990, par les soins de Michel Collot (universitaire, spécialiste de l'œuvre de Du Boucher), qui rapporte, à leur propos, cette curieuse anecdote :

« Un soir d'été, le poète, rentrant d'une de ses marches, ne retrouva pas le carnet, relié de cuir, qu'il avait emporté avec lui. L'ayant cherché vainement le lendemain en refaisant le parcours, il crut l'avoir perdu. Ce n'est qu'un an plus tard que, retournant en hiver dans une forêt normande, il découvrit par hasard, au pied d'un arbre, son carnet détrempe d'humidité. De retour à Paris, il le mit à sécher sur les rayonnages de sa bibliothèque. Une nuit, il fut réveillé par un bruit insolite : un immense et superbe papillon voletait dans la chambre. Il s'était échappé d'entre les pages du carnet, qui lui avait servi de cocon. »

« Juillet 1952 »

Voici l'ensemble des notes copiées sur son carnet par André Du Boucher en juillet 1952. Elles définissent précisément sa poétique.

juillet 1952

j'écris dans mon cahier en braise.

... le monde est vraiment à nu,
à vif

... je dois avoir un œil

5 dans les talons -
ou la route brûlerait moins

○

je travaille dans cette matière
humaine (les mots)

je tire un matériel inhumain

10 de cette matière humaine -
pour durer.

○

je suis plus loin de moi que de l'horizon

○

mes carnets ne servent qu'à faire brûler mon feu.

○

... c'est toujours l'autre objet que

15 je cherche - celui qui est caché derrière
le premier écran invisible

le flot de vent

et quand j'atteins

l'écran

20 le but n'a pas bougé -
de quelques pas

éloigné -

je voyage depuis quelques années -

il ne bouge pas -

25 je le porte
en moi -

à quelques pas de moi -

c'est l'horizon tout entier

arbres : c'est comme si l'eau

30 se mettait à parler

○

... suspendu à tes
lèvres

j'attendais que
la réalité

35 parle

○

... quand je voyais
ce qui restait quand je n'étais plus là

j'étais

rentré dans l'objet froid.

○

40 je ne vis pas - je suis
vécu - ce n'est pas moi
qui me fais vivre -

... poésie,
contact pur et simple

○

45 ... je sors dehors - là où l'homme
n'est pas

il est - avec moi - dans ma chambre
et c'est pour cela que je sors.

○

axiome de la poésie : que cela soit indémontrable

50 et jamais gratuit.

une soirée.
grand merci
tres strophes
évert.
aux souvenirs
du Nord

LE MESSAGE

La porte que quelqu'un a ouverte
La porte que quelqu'un a refermée
La chaise où quelqu'un s'est assis
Le chat que quelqu'un a caressé
Le fruit que quelqu'un a mordu
La lettre que quelqu'un a lue
La chaise que quelqu'un a renversée
La porte que quelqu'un a ouverte
La route où quelqu'un court encore
Le bois que quelqu'un traverse
La rivière où quelqu'un se jette
L'hôpital où quelqu'un est mort.

Jacques Prévert, *Paroles*, Gallimard, 1949.

CORTÈGE

Un vieillard en or avec une montre en deuil
Une reine de peine avec un homme d'Angleterre
Et des travailleurs de la paix avec des gardiens de la mer
Un hussard de la farce avec un dindon de la mort
Un serpent à café avec un moulin à lunettes
Un chasseur de corde avec un danseur de têtes
Un maréchal d'écume avec une pipe en retraite
Un chiard en habit noir avec un gentleman au maillot
Un compositeur de potence avec un gibier de musique
Un ramasseur de conscience avec un directeur de mégots
Un repasseur de Coligny avec un amiral de ciseaux
Une petite sœur du Bengale avec un tigre de Saint-Vincent-de-Paul
Un professeur de porcelaine avec un raccommodeur de philosophie
Un contrôleur de la Table Ronde avec des chevaliers de la Compagnie du Gaz de Paris
Un canard à Sainte-Hélène avec un Napoléon à l'orange
Un conservateur de Samothrace avec une victoire de cimetière
Un remorqueur de famille nombreuse avec un père de haute mer

Jacques Prévert

391

Un membre de la prostate avec une hypertrophie de l'Académie française
Un gros cheval in partibus avec un grand évêque de cirque
Un contrôleur à la croix de bois avec un petit chanteur d'autobus
Un chirurgien terrible avec un enfant dentiste
Et le général des huitres avec un ouvrier de Jésuites.

Paroles

BARBARA

Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là
Et tu marchais souriante
Épanouie ravie ruisselante
Sous la pluie
Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest
Et je t'ai croisée rue de Siam
Tu souriais
Et moi je souriais de même
Rappelle-toi Barbara
Toi que je ne connaissais pas
Toi qui ne me connaissais pas
Rappelle-toi
Rappelle-toi quand même ce jour-là
N'oublie pas
Un homme sous un porche s'abritait
Et il a crié ton nom
Barbara
Et tu as couru vers lui sous la pluie
Ruisselante ravie épanouie

Paroles

392

Jacques Prévert

Et tu t'es jetée dans ses bras
Rappelle-toi cela Barbara
Et ne m'en veux pas si je te tutoie
Je dis tu à tous ceux que j'aime
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois
Je dis tu à tous ceux qui s'aiment
Même si je ne les connais pas
Rappelle-toi Barbara
N'oublie pas
Cette pluie sage et heureuse
Sur ton visage heureux
Sur cette ville heureuse
Cette pluie sur la mer
Sur l'arsenal
Sur le bateau d'Ouessant
Oh Barbara
Quelle connerie la guerre
Qu'es-tu devenue maintenant
Sous cette pluie de fer
De feu d'acier de sang
Et celui qui te serrait dans ses bras
Amourement
Est-il mort disparu ou bien encore vivant
Oh Barbara
Il pleut sans cesse sur Brest
Comme il pleuvait avant
Mais ce n'est plus pareil et tout est abîmé
C'est une pluie de deuil terrible et désolée
Ce n'est même plus l'orage
De fer d'acier de sang
Tout simplement des nuages
Qui crévent comme des chiens
Des chiens qui disparaissent
Au fil de l'eau sur Brest
Et vont pourrir au loin
Au loin très loin de Brest
Dont il ne reste rien.

René Char

L'ŒUVRE - ÉTUDE 2

La Parole en archipel (1962)

Le titre choisi par René Char affiche son refus d'une poésie solennelle traversée par le souffle du verbe : **il tire ses effets de la très grande économie du langage**, versets brefs, phrases concises. Le poème fractionné recompose ici des paysages dont le poète s'attribue la propriété.

■ La poésie est ce fruit que nous serrons ■

CHAR
|
La Parole en archipel
■ (1962)

Notre parole, en archipel¹, vous offre, après la douleur et le désastre, des fraises qu'elle rapporte des landes de la mort, ainsi que ses doigts chauds de les avoir cherchées.

5 Tyrannies sans delta, que midi jamais n'illumine, pour vous nous sommes le jour vieilli ; mais vous ignorez que nous sommes aussi l'œil vorace, bien que voilé, de l'origine.

Faire un poème, c'est prendre possession d'un au-delà nuptial² qui se trouve bien dans cette vie, très rattaché à elle, et cependant à proximité des urnes³ de la mort.

10 Il faut s'établir à l'extérieur de soi, au bord des larmes et dans l'orbite des famines, si nous voulons que quelque chose hors du commun se produise, qui n'était que pour nous.

Si l'angoisse qui nous évide abandonnait sa grotte glacée, si l'amante dans notre cœur arrêta la pluie de fourmis, le Chant reprendrait.

15 Dans le chaos d'une avalanche, deux pierres s'épousent au bond pur et s'aiment nues dans l'espace. L'eau de neige qui les engloutit s'étonna de leur mousse ardente.

L'homme fut sûrement le vœu le plus fou des ténèbres ; c'est pourquoi nous sommes ténébreux, envieux et fous sous le puissant soleil.

20 Une terre qui était belle a commencé son agonie, sous le regard de ses sœurs voltigeantes⁴, en présence de ses fils insensés.

Nous avons en nous d'immenses étendues que nous n'arriverons jamais à talonner⁵ ; mais elles sont utiles à l'âpreté de nos climats, propices à notre éveil comme à nos pertitions.

25 Comment rejeter dans les ténèbres notre cœur antérieur et son droit de retour ?

La poésie est ce fruit que nous serrons, mûri, avec liesse⁶, dans notre main au même moment qu'il nous apparaît, d'avenir incertain, sur la tige givrée, dans le calice de la fleur.

30 Poésie, unique montée des hommes, que le soleil des morts ne peut assombrir dans l'infini parfait et burlesque⁷.

Un mystère plus fort que leur malédiction innocentant leur cœur, ils plantèrent un arbre dans le Temps, s'endormirent au pied, et le Temps se fit aimant.

René CHAR, *La Parole en archipel*, © éd. Gallimard (1962)

- 1. Groupe d'îles.
- 2. De noces.
- 3. Récipients contenant les cendres.
- 4. De « voltiger » : voler d'un point à un autre.
- 5. Ici, probable réactivation du sens étymologique : fouler du talon.
- 6. Grande joie.
- 7. Comique.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

Montrez que le poème est une définition de l'entreprise poétique. Montrez que celle-ci est vue comme un salut pour l'homme.

Les effets de style

Relevez les termes et les images qui se rapportent à la destruction et à la mort. Comment sont-ils mis en relation avec la création poétique ?